

Le spectateur est interdit, suffoqué, il se croit en proie à un cauchemar ; il est affligé par la navrante exhibition de ces créatures humaines qui travaillent à provoquer des convulsions, qui font tous leurs efforts pour perdre le sentiment. Il est impossible toutefois de ne voir là qu'une jonglerie pure. Ces malheureux, éperdus, haletants, en proie à une véritable fureur, jetant mille fois le nom de Dieu en l'air, se livrant à de si effrayantes folies, doivent croire sincèrement qu'ils augmentent de réels mérites...

Mais ce n'est que la première partie de la séance. Le mirab est assis en avant d'une niche où sont suspendus des couteaux, des sabres, des poignards de toutes formes, des aiguilles, des crochets aiguïs : quelque chose qui a tout l'air d'un arsenal de torture.

Lorsque les chants, les mouvements de corps et les hurlements ont cessé, ceux des derviches qui se sentent saisis d'une sainte fureur, viennent réclamer de leur supérieur un de ces instruments de supplice, afin de manifester par une épreuve douloureuse, l'ardeur et la sincérité de leur foi.

Alors commencent des scènes d'un caractère réellement révoltant. Certains derviches se font de larges incisions sur le corps ; d'autres passent à travers leur langue des lames de fer rougies au feu, d'autres se plantent des clous dans la tête, se percent les joues, se brûlent les chairs des bras et des jambes. Le sang coule, les chairs grésillent... Dans cet état, la tête perdue, ces insensés semblent nager en plein ciel...

En Egypte, ce sont des pratiques identiques. L'étranger qui visite le Caire et les principales villes, peut assister à ces mêmes exercices religieux, s'il entre à certaines heures dans un de ces couvents de derviches, qui sont pour la plupart élevés à l'endroit où résidait un *ouéli* (un saint) qui était en rapports étroits avec l'ordre auquel appartient le couvent.

Chaque jeudi, à la tombée de la nuit, on voit une troupe de derviches, reconnaissables à leurs bonnets de feutre gris, s'acheminer en procession, des lampes à la main, par la rue Abdin, puis tourner à gauche dans les culs-de-sac du quartier grec. Ils se rendent à une mosquée rarement visitée par les touristes, et passent la nuit entière à réciter le *zîkr* mystique autour du tombeau du saint qui y est inhumé. Plus d'un dévot non initié prend part à leurs exercices pieux, et non seulement des gens du peuple, mais des Cairotes instruits et de grande famille, tant est profonde la vénération accordée aux derviches et à leurs saints, faiseurs de miracles.

A certaines fêtes, telle que l'anniversaire de la naissance de Mahomet, les habitants dévots de la ville des califes aiment à prendre une part des plus actives à la cérémonie religieuse du *zîkr*. Le directeur de l'exercice, le mirab, devenu en Egypte le *mounshid*, se tient au milieu, et conduit de la voix et d'un clappement rythmé des mains, l'émission simultanée des paroles et des gestes qui s'y rattachent. Souvent aussi, on essaye d'augmenter l'enthousiasme religieux par la musique et le chant...

Les contorsions et les balancements prolongés sans mesures fournissent un moyen bien approprié au but qu'il s'agit d'atteindre : ils étourdissent l'esprit, produisent le vertige, des états spasmodiques et jusqu'à des convulsions. Quand un des croyants s'affaïsse, l'écume à la bouche, au milieu d'une violente crise de nerfs, on crie au miracle : il est *malbols*, c'est-à-dire revêtu de Dieu.

Ces exercices religieux de l'islamisme se sont répandus avec facilité chez les Egyptiens, accessibles, comme on le sait, de vieille date, à tout ce qui est mystique. "Aujourd'hui, dit M. Ebberts, dans son beau livre sur l'Egypte, on les rencontre partout en toute circonstance, ils ont même pris le caractère de réjouissances populaires.

"A se balancer tous ensemble en cadence, on éprouve le plaisir que nous avons tous ressenti, en plusieurs occasions, pendant notre jeunesse, à crier tous ensemble ; mais si l'on remarque que la tête tourne, qu'on est pris de vertige, que les nerfs commencent à trembler, et qu'on a la perspective de devenir *malbols*, l'émotion joyeuse atteint son comble, c'est-à-dire en arrive à l'ivresse complète, et finit par le complet épuisement de toutes les forces physiques. Le résultat se produit d'ordinaire au bout d'un quart d'heure ; le membre qui

se retire est remplacé aussitôt par un nouveau membre, et ces changements perpétuent le *zîkr*.

"Les derviches, après un *zîkr* désordonné, exécutent d'autres extravagances répugnantes, comme de se percer les joues et de rester en extase, de dévorer des scorpions et des bêtes dégoûtantes ou venimeuses."

Un danseur "comique" nommé Spinosa, et que bien des Parisiens ont applaudi à l'Opéra, se trouvant en représentation au Caire, paria avec quelques amis, aussi peu raisonnables que lui, de se mêler impunément à une de ces compagnies de pieux musulmans, qui exécutent le *zîkr* à l'exemple des derviches.

Le triomphe de Spinosa consistait à exécuter un moulinet avec la tête : accroupi dans une attitude orientale, on l'avait vu dans plus d'un ballet se démenier comme si son chef eût tenu aux épaules par un lien élastique.

Le pari accepté notre danseur revêtit le costume du derviche mendiant—ce costume que le Hongrois Vambéry a illustré par sa courageuse hardiesse—et il se glissa au plus épais du cercle de fanatiques qui accomplissaient leurs extravagantes dévotions. Le croira-t-on ? il réussit mieux qu'aucun d'eux, et au plus fort des exercices, le directeur, pour le récompenser de son emportement religieux si exemplaire, fit présent au danseur parisien d'une de ces calottes en mousseline blanche destinées aux plus fervents.

Outre ce petit présent, Spinosa avait gagné son pari. On s'en alla en bande fêter l'endiable derviche ; mais, soit qu'un soupçon eût germé dans l'esprit de quelque fanatique de l'assistance, soit que les parieurs se fussent livrés publiquement à de trop joyeuses démonstrations, on les suivit, et l'un d'eux fut presque assommé au moment où il rentrait à son hôtel.

CONSTANT AMÉRO.

LE MELON

Le melon a commencé son apparition sur le marché, et ce fruit délicieux mérite que l'on parle de lui.

Bernardin de St-Pierre dit que le melon est un fruit sociale par excellence, puisque la nature en le devisant par tranches séparées l'a évidemment destiné à être mangé en famille. Or, la famille n'est-elle point la base de la société ? Son odeur est suave et aromatique ; sa saveur fraîche, sucrée et agréable. L'on dit qu'il est originaire de l'Asie : ce qui est sûr, c'est qu'il était connu dans l'antiquité. Les Romains le recommandaient contre l'hydropisie, les maladie de peau et surtout la constipation.

Hermolaüs conseille cet aliment comme un calmant utile aux femmes qui tissent et qui sont, dit-il, sujettes aux idées. Remarquez que cette opinion est émise douze cents ans avant la "machine à coudre," cet engin perfectionné de perdition, chargé de malédictions de tous les hygiénistes. La variété de melon la plus estimée est le "cantaloup," à la chair rouge et fondante ; puis vient le "melon de malte" à la peau à peu près lisse, et à la chair jaune et sucrée. Le melon d'eau ou pastèque possède une enveloppe verte bigarrée de jaune avec la chair rose ; selon l'expression d'un docteur de Chicago, il fournit à l'altéré un verre d'eau sucrée naturelle. Malheureusement, le melon, en général, n'est pas toujours d'une digestion très-facile.

Aujourd'hui, comme au dernier siècle, il faut encore répéter le quatrain populaire :

Les amis de l'heure précédente
Ont la qualité des melons :
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en trouver un bon.

Le melon appartient à la famille des cucurbitacées, célèbre par ses qualités laxatives et purgatives. A part de ce petit inconvénient, l'on ne peut que faire l'éloge de ce fruit qui rend tant de services dans les pays chauds, et fait le plus bel ornement sur une table bien servie.

Quand le gouvernement réprime une émeute, il punit le bâton et épargne la main.



MYSTÈRES

Il est des fleurs qui n'ouvrent leurs calices
Qu'à l'heure où l'ombre enveloppe les cieux :
Il est des cœurs qui mettent leurs délices
A pleurer seuls un deuil mystérieux.

Mais en passant près de ces fleurs nocturnes,
Lorsque sur nous la nuit est de retour,
J'aime à sentir s'élever de leurs urnes
Ces parfums purs, plus doux que ceux du jour.

Près de ces cœurs mon âme est avertie :
Je compatis à leurs soupirs perdus ;
J'aime à sentir la tendre sympathie
Mouiller mes yeux de pleurs inattendus.

Vers vous, ô fleurs rivales des étoiles !
Avec amour je dirige mes pas ;
Vers vous, ô cœurs enveloppés de voiles !
Mon cœur s'élance en murmurant tout bas :

"C'est vainement qu'au milieu des nuits sombres
D'un voile épais vous cachez votre émoi,
Je saurai bien vous trouver dans vos ombres
Pour vous aimer et vous dire : Aimez-moi !

"Discrete, fleurs qui n'ouvrez vos calices
Qu'à l'heure où l'ombre enveloppe les cieux,
Timides cœurs qui mettez vos délices
A pleurer seul un deuil mystérieux !"

PROSPER BLANCHERMAIN.

LA FIN DU MONDE

SUIVANT une prophétie de Nostradamus, le fameux astrologue, le monde devait finir cette année. A en croire ses commentateurs, Nostradamus ne se serait jamais trompé ; il y a commencement à tout.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que la fin du monde est annoncé faussement. Bernard de Thuringe l'annonça pour les premiers jours de l'an 1,000 ; Pierre Jean, chef des Bagards, la fixa à l'an 1,335 ; l'Espagnol Arnol à 1345 ; l'ermite Ferrier à 1403 ; Mainfroy à l'an 1418 ; Bodin à l'an 1524.

On l'a prédite encore pour 1562, 1700, 1734, 1789, 1800, 1845, 1866, 1886, et les derniers calculs la prédisent encore pour l'an de grâce 1994.

L'an mille, notamment, fut une année terrible pour toutes les nations de l'Occident : on s'attendait à quelque événement extraordinaire.

Des traditions obscures, des prophéties équivoques marquaient la fin du dixième siècle comme une époque de grande catastrophe.

D'après une croyance qui datait des premiers temps de l'ère chrétienne, "Jésus-Christ avait annoncé pour cette date la fin de notre monde ;" cette croyance avait insensiblement perdu du terrain en Orient, mais elle s'était répandue dans l'Occident, et c'était l'an mille que, dans la Gaule, en Allemagne, en Angleterre, on fixait pour le cataclysme final.

Il y eut partout une terreur inexprimable ; on remarqua avec un soin scrupuleux tout ce qui pouvait sembler un avertissement ou un présage, et les chroniques le consignèrent fidèlement : en 996, il y eut dans l'Océan des mouvements extraordinaires, et une baleine échoua sur les grèves de Berneval, en Normandie ; au printemps suivant, une comète parut à l'Orient ; dans l'hiver de 999, la neige tomba en si grande abondance que, dans plusieurs provinces, les chaumières des serfs furent ensevelies et que les hommes périrent avec les troupeaux ; tout cela effrayait au-delà de ce qu'on peut exprimer.

L'Europe, à ce moment, fit pour ainsi dire son testament : c'est de cette époque que datent la plupart des libéralités faites à l'Eglise ; on se débarrassait de biens qui allaient devenir inutiles.

Voici un document datant de l'époque et qui révèle cette piété d'effroi qui fut pour les monastères une source de richesses :

"Des désastres multipliés, des indices infaillibles attestent que la fin du monde approche. Pour dissiper les erreurs des infidèles, les prophéties de l'évangile sont au moment de se réaliser. Il est donc